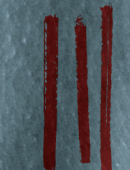


STEVE LAFLAMME

Vingt-trois  
jours  
de haine



UNE ENQUÊTE DE  
FRÉDÉRIQUE SANTINELLI  
ET GUILLAUME VOLTA

 Libre  
Expression



STEVE LAFLAMME



Vingt-trois  
jours  
de haine

UNE ENQUÊTE DE  
FRÉDÉRIQUE SANTINELLI  
ET GUILLAUME VOLTA

 Libre  
Expression



## PROLOGUE

*Laval, 2019*

L'aiguille s'enfonça dans la chair sans trembler, résolue à fermer les lèvres écarlates qui avaient fini de hurler le sang du désespoir. Au-dessus de la prostituée, une ampoule usée battait de l'œil, aguicheuse ou fatiguée comme la femme qu'elle éclairait par intermittences stroboscopiques.

Le sofa sur lequel elle s'était effondrée, après l'acte odieux pour lequel on la payait, dégageait des effluves qui lui soulevaient l'estomac : un mélange de moisissure et de sueur rance – la sueur de celles et ceux qui, comme elle, étaient venus laisser libre cours ici à leurs plus viles appétences.

La main de la femme, veule mais sûre, répéta le geste, l'aiguille reproduisant chaque fois un acte qui montrait ce à quoi elle était réduite depuis qu'elle avait fait naufrage ici. De la chair à pénétrer, comme le faisait encore et encore l'instrument voué à suturer sa blessure.

Quand elle eut terminé, elle se redressa, ses douleurs se traduisant dans des grimaces qui anéantissaient toute possibilité d'être séduisante. Elle ne se leurrait plus : ce n'était pas pour son minois que ses services plaisaient.

Elle patienta de longues minutes, tentant de ne pas se laisser miner par la glaucité des lieux. De l'autre côté de

la porte noire, d'autres corps se livraient aux bassesses les plus sinistrement originales. L'espace d'un instant, vif et douloureux lui aussi, la prostituée sentit un linceul de noirceur s'abattre sur son esprit : qu'avait-elle fait pour mériter un tel sort ? Des années durant, elle avait combattu la peur d'être violentée par un homme au tempérament explosif. Elle avait résisté à quelques assauts, avait puisé en elle une résilience qu'elle ne se connaissait pas pour se remettre des blessures qu'il lui infligeait. Puis elle avait trouvé la force, un jour, de partir, de le laisser à ses excès. Elle s'était alors réfugiée quelque part où l'on avait voulu prendre soin d'elle, mais il est ardu d'accepter d'être un boulet lorsque son amour-propre confine déjà au néant. Depuis cet accident de voiture, à l'adolescence, elle n'était plus la même. Sa jambe, fracturée à maints endroits, avait dû accueillir une tige métallique qui faisait désormais figure de tuteur pour la plante verte qu'elle était devenue, croyait-elle. Elle avait conservé de l'accident une séquelle qui la déprimait autant qu'elle la dégoûtait : une claudication impossible à enrayer, et tout aussi impossible à camoufler. Là où les autres voyaient un miracle du fait qu'elle avait survécu et que sa réadaptation lui avait permis de marcher à nouveau, elle percevait les effets d'un sort qu'on lui avait jeté. Sa démarche faisait d'elle une invalide, une impotente. Une femme devant qui s'étaient fermées plusieurs portes.

Et puis avait surgi Cal, qui s'était intéressé à elle sans jamais faire mention de son handicap. Il la trouvait belle, lui jurait-il. Il se montrait affectueux, attentionné. Certes un peu bougon, surtout après qu'il avait bu, mais c'était un désagrément mineur.

Elle était le centre de sa vie à lui, affirmait-il. N'était-ce pas incroyable ? Elle, la boîteuse, avait contre toute attente trouvé un homme qui voulait d'elle, qui la complimentait. Un homme qu'elle attirait !

Ensuite étaient venus les temps durs. Les horaires incompatibles, les problèmes financiers, les disputes, la frustration. Cal avait levé la main sur elle, un soir où elle aurait dû le laisser tranquille au lieu de l'embêter avec ses soucis. Sauf que, dans l'échauffourée, Cal avait fait plus que la blesser dans son corps.

La décision avait été atroce, mais elle avait décidé de partir.

Elle en payait encore le prix, se disait-elle. Assise sur ce sofa décati, dans le brouhaha d'arrière-plan d'une pièce électro lancinante tant elle répétait les mêmes motifs lourds, la prostituée qu'elle était devenue se persuadait que rester avec Cal aurait peut-être été chose envisageable. Qu'elle aurait su endurer, se prémunir des coups.

Des coups qui valaient cent fois mieux que ce qu'elle subissait ici, pour un salaire à peine supérieur à celui qu'elle gagnait naguère au casse-croûte.

Comme d'habitude, elle refoula les larmes jusque très loin au fond d'elle-même. Elle se leva, sentit sa mauvaise jambe fléchir – encore et toujours – et se donna l'impulsion qu'il fallait pour ouvrir cette porte. Pour continuer à fouler ce sol ingrat qui pavait son chemin.

Une fois ouverte, la bouche de la grande salle rugit les décibels au point d'ensevelir la voix de la raison qui murmurait dans son esprit. *Pars*, disait cette dernière. *Pars encore. Pour de bon.*

La femme qui croisa son regard, attablée dans un box du bar bruyant, entretenait pour elle des plans différents. La prostituée comprit qu'il était vain de songer à l'avenir, alors même qu'elle ignorait la gravité de ses blessures du lendemain.





PARTIE I  
LE LIVRE QUI SE LIVRE

« C'était comme si les pièces d'un puzzle  
s'assemblaient lentement, inexorablement,  
pour tracer une image épouvantable. »

Michael Drosnin, *La Bible: le Code secret*

« La violence n'a pas de langage. »

Gilbert La Rocque, *Corridors*



## Santinellire

*Québec, 3 février 2023*

Tout au long de sa lecture, Frédérique Santinelli garda les sourcils froncés et les lèvres pincées.

### **AVANT-PROPOS**

Les mots ont un sens. Le contexte qui les entoure, leur emplacement dans le discours, la raison pour laquelle ils viennent à vous... C'est une notion qu'on met du temps à assimiler. Chaque chose vient à point à qui sait lire.

Les déplacements aussi ont un sens. Parfois, on croit partir du début, alors qu'en réalité c'est la *fin* qui nous propulse.

J'ai découvert tout cela quand Cathou m'a abandonné, après quinze ans de vie commune. Car si je croyais vivre des sensations fortes en sa compagnie, c'est à la *fin* de notre relation que les plus fortes ont surgi, comme une brume noire enfouie au fond de mon âme, soulevée par le coup de vent du départ de ma femme. C'est à la *fin* qu'a vraiment débuté le plus fort.

La haine.

Plus forte que la peine. Plus motrice, aussi. Plus inspirante.

C'est aussi à la *fin* que tout a trouvé son sens, dans ce chapitre de ma vie.

Passionné de mythologie, j'apparenterais ce que je ressens à une forme assez unique de « syndrome de Tityos ». Dans la mythologie grecque, Tityos subit un sort terrible : un vautour lui dévore les entrailles. Or, ses entrailles se régénèrent chaque jour, pour mieux être dévorées à nouveau par le charognard.

Cathou est mon vautour bien personnel, qui se repaît chaque jour de mon cœur, sans jamais atteindre la satiété.

Tityos subit son châtement sans jamais regimber. Peut-être par honneur. Moi, je n'ai aucun honneur. Je n'ai rien à gagner à rester stoïque devant cette mort jamais consommée, toujours à refaire. Alors j'ai décidé que Tityos allait réagir.

Je répertorie donc ici tous les moyens de faire souffrir Cathou, qui m'ont été inspirés par la haine. *Ils y sont tous* : du plus vil au plus retors, en passant par le plus ingénieux. Déclinés dans vingt-trois récits qui débutent tous grâce à cette *fin* qui justifie mes moyens.

Tandis que le lecteur, lui-même vil, retors ou simplement curieux, traversera ces pages pour connaître l'étendue de mon imagination féroce, il se reconnaîtra peut-être dans ce qui se passe au Centre 126. Le Centre, le *cœur* où s'accumule la haine, là où prolifèrent les blessures. C'est au Centre 126 que se retrouvent les éclopés, les pourfendus, les laissés-pour-compte, les déchets, les rejets, les furoncles, les tas de merde, les résidus abjects de ce qui a été. Le Centre 126, point de rassemblement des tout-seuls, des perdus, des désorientés, de ceux que les épouses ont décidé de **crucifier** sur l'autel de leur égoïsme. *Ceux qui gravitent, immanquablement, autour de l'Odieuse Putain au Cœur Quelconque.*

Mais c'est au Centre 126 que survient la révélation. C'est là que tout se joue, que l'on voit ou que l'on se fait voir. Que l'on apprend à vivre ou à mourir, selon qu'on comprend ou pas la révélation du 3.05.01.

Le Centre 126, situé hors territoire, hors de vue (sauf pour les plus perspicaces), là où je risque de me retrouver, moi aussi, si les choses dégénèrent. Si j'échoue.

D'ici là, jetez donc un œil à tout mon arsenal de malices. Un supplice par jour, un jour par récit : voici mon Calendrier de Tityos.

Elle posa le livre sur la table basse du salon. Dehors, des cris d'enfants lui apprenaient que c'était l'heure de la sortie pour les gamins qui fréquentaient la garderie de la rue Hocquart. Février était froid et incisif, ce qui consolidait les velléités de Santinelli de rester dans son cocon chaud et douillet. Sa tasse marquée d'un vibrant SOCIALISER EST SURESTIMÉ s'extasiait à sa place devant le confort qu'elle s'était aménagé.

Elle se leva pour se préparer un second café. Si elle espérait comprendre le charabia qu'avait à proposer l'auteur de ce livre incongru laissé chez elle, il lui faudrait un esprit aussi vif que l'hiver de Québec. Un coup d'œil par la fenêtre de la cuisine lui montra de la neige, et encore de la neige, à mi-hauteur de la maison de Louis, le voisin. En plein cœur de la saison blanche, on y goûtait, dans la capitale. Déjà, les écoles primaires et secondaires avaient fermé deux fois depuis le retour des Fêtes en raison de tempêtes.

Santinelli se perdit dans ses pensées, laissa voguer jusqu'à elle un songe qui lui soutira un sourire : elle s'imagina le protagoniste de *L'Objection*, la nouvelle fantastique de Jacques Brossard dans laquelle le personnage est petit à petit enseveli dans sa maison à cause d'une tempête de plusieurs jours, au point de devenir tellement coupé de la réalité qu'il se détraque, tout comme les objets autour de lui. Loin d'éprouver un sentiment claustrophobe devant pareille éventualité, Santinelli ressentit plutôt une forme de bien-être à l'idée de rester isolée chez elle, seule parmi ses livres, armée de plusieurs sacs de café et de sucreries. Pour elle, l'hiver ne correspondait en rien à la *saison morte*. C'était la saison du silence et de la quiétude.

Si Santinelli en croyait la dédicace que lui avait faite l'auteur mystère qui avait déposé sur le pas de sa porte ce livre énigmatique, s'isoler était une bonne chose.

*À Frédérique Santinelli.  
Parce que l'isolement permet  
de trouver les réponses.*

Le livre était arrivé trois jours plus tôt. Encore incapable de franchir les confins de la propriété qu'elle habitait, sur l'avenue Chapdelaine, Santinelli avait ouvert la porte pour au moins humer l'air vivifiant de l'hiver et aérer sa maison de location. Elle l'avait trouvé là, glissé dans un sac transparent, laissé tel un orphelin dans un panier d'osier, n'attendant que l'attention de sa destinataire. *Le Calendrier de Tityos* – un titre intrigant, sollicitant une connaissance étendue de la mythologie, imprimé en lettres sang-de-bœuf sur un arrière-plan très à propos : une reproduction du célèbre tableau de Titien dépeignant le personnage de Tityos supplicié. Santinelli avait été titillée par l'intellectualisme que promettait la couverture.

Or les premières pages l'avaient vite fait déchanter. D'abord, la professeure de littérature avait constaté que le livre était publié en autoédition. Elle s'abandonnait tout à fait volontiers aux bassesses des préjugés à l'égard de ces auteurs qui s'entêtent à publier même si on a refusé leur manuscrit partout où ils l'ont envoyé. Certains de ces manuscrits seraient rejetés jusque sur Mars si l'auteur osait y envoyer le fruit de son labeur, croyait-elle. Même si elle passait outre à ses réticences à l'égard d'un ouvrage auto-édité, Santinelli trouvait entre les pages de ce livre artisanal un propos dérangeant, nettement trop violent pour elle, qui était devenue une version moderne de Sisyphe : elle remontait péniblement la pente après ce qu'elle avait enduré un an et demi auparavant, jusqu'à la prochaine

dégringolade que provoquait un événement lui rappelant Serge Lemay, l'homme qui l'avait enlevée et séquestrée pendant l'enquête sur les Meurtres de l'Aube<sup>1</sup>.

C'était précisément l'effet initial produit par *Le Calendrier de Tityos*: une descente au creux d'un enfer de souffrance provoquée par une violence aiguë, éhontée. Le texte de la quatrième de couverture aurait dû la convaincre de ne pas se hasarder dans pareil recueil de vilénies: «Cathou Garand et Langis Richard sont en couple depuis quinze ans. Ils sont les parents d'un fils, Méo, et d'une fillette, Lila. Un jour, Cathou fait la rencontre d'un autre homme, Bastien, et en vient à détruire le couple qu'elle formait avec Langis. Ne reste plus au mari évincé que sa haine... et son imagination.»

«Un supplice par jour, un jour par récit: voici mon Calendrier de Tityos», scandait la dernière phrase de l'avant-propos. D'ailleurs, qui écrivait un avant-propos pour un roman? se demandait Santinelli. Elle était dégoûtée à la fois par le caractère pompeux de l'auteur et par son absence de scrupules à l'idée de propager des propos misogynes et scabreux, comme l'annonçait le paratexte de l'œuvre. Étrange synchronicité, en arrière-plan, la station de musique en continu diffusait un vieux hit de Jimi Hendrix, *Hey Joe*, que Santinelli n'avait jamais réussi à apprécier à cause de la banalisation du féminicide que racontait la pièce:

*Hey Joe, I said, where you going with that gun in your hand?  
I'm going down to shoot my old lady  
You know, I caught her messing around with another man<sup>2</sup>*

- 
1. Voir Steve Laflamme, *Les Agneaux de l'Aube*, Libre Expression, 2023.
  2. «Hey Joe, où tu vas avec cette arme à la main? / Je m'en vais descendre ma femme / C'est que je l'ai surprise en train de folâtrer avec un autre homme». The Jimi Hendrix Experience, «Hey Joe», *Are You Experienced*, Track, 1967. Toutes les traductions sont de l'auteur.

Le livre était manifestement publié sous pseudonyme, un alter ego particulièrement évocateur pour la professeure de littérature : « Oussef Lippmann-Poliquin ».

Pour Santinelli, le nom ressemblait à un défi qu'on lui lançait : celui de déceler une allusion elle aussi littéraire. Santinelli l'avait vue dès la réception du livre, en prélevant de chaque mot du pseudonyme sa syllabe initiale, ce qui donnait *Oulipo*. Une référence à l'Ouvroir de littérature potentielle, un groupe de recherche fondé en 1960 par Raymond Queneau et François Le Lionnais, et dont l'objectif consistait à explorer des zones de l'écriture créées par l'imposition de contraintes.

L'impression de Santinelli était renforcée par le fait que l'avant-propos du *Calendrier de Tityos* était précédé de deux épigraphes appartenant à la même œuvre : *La vie mode d'emploi* de Georges Perec, un roman que l'écrivain français avait publié en 1978 et dont l'écriture imposée par des contraintes structurelles relevait du tour de force.

Ainsi, *Le Calendrier de Tityos* faisait de l'œil à Santinelli depuis trois jours. Autant le protagoniste Langis Richard lui apparaissait minable, autant le défi que ce fantôme d'Oussef Lippmann-Poliquin lançait à la professeure de l'Université Laval lui semblait intrigant. *Parce que l'isolement permet de trouver les réponses*, promettait la dédicace. Il apparaissait clairement que l'auteur lançait à Santinelli le défi d'isoler les informations qu'il avait codées dans son livre.

Ce roman cachait une énigme, Santinelli en était de plus en plus convaincue. Pour la percer à jour, il fallait consentir à traverser le rideau d'horreur que proposait l'intrigue.

Voilà qui tombait bien. Santinelli était isolée chez elle des suites d'un traumatisme qui n'en finissait plus de guérir. Et parce qu'après tout, comme le clamait la tasse dans laquelle elle s'apprêtait à verser un café bien chaud, elle préférait lire plutôt que socialiser.

*Santinellire*, s'imagina-t-elle en souriant.



## À bout de souffle

### *Québec*

Le sifflement ressemblait à la fois à celui d'un reptile menaçant d'attaquer et à celui d'un mourant.

*D'une mourante*, mais Guillaume Volta refusa de l'envisager. Il avait connu son lot d'inquiétudes en cette matière au cours des dernières années. Joëlle, son épouse, avait traversé le Styx, et les eaux noires du fleuve de l'enfer l'avaient abîmée. Chaque jour Volta maudissait les jeunes qui avaient enclenché les Meurtres de l'Aube, à la fin de l'été 2021 ; il maudissait encore davantage les profiteurs qui avaient corrompu l'esprit de jeunes enfants jusqu'à leur inoculer un mal dont le trop-plein allait provoquer de nombreuses morts.

Celui que Volta maudissait le plus, toutefois, c'était lui-même.

« Rappelle-toi : c'est temporaire », se souvenait-il d'avoir dit à Joëlle le jour où ils avaient emménagé dans cette maison de Saint-Émile, sur la rue Le Greco. Dire que Joëlle n'était entichée ni du quartier ni de la maison relevait de l'euphémisme. Guillaume l'avait néanmoins gagnée à sa cause en achetant du temps. « D'ici cinq ans, on sera ailleurs. »

C'était presque vingt ans auparavant, et voilà où ils en étaient désormais : Joëlle avait aménagé cette maison à son goût, certes, mais les tentures, la couleur des murs et les photos qui ornaient les pièces n'arriveraient jamais à éradiquer le mal qui s'était immiscé dans les moindres

recoins de cette demeure. Joëlle et Guillaume maintenant enfermés entre les murs de cette maison un AVC, le deuil de cette famille qu'ils ne fonderaient jamais ainsi qu'une attaque à l'acide chlorhydrique à domicile – certains agresseurs offrent un service hors pair –, qui avait failli tuer l'épouse du policier. Proposer à Joëlle de déménager à présent aurait semblé indécent aux yeux de Guillaume.

Ce qu'il avait pourtant fait, au retour de sa femme à la maison, après une hospitalisation d'un mois au cours de laquelle il avait craint, encore une fois, de la perdre. À la manière dont Joëlle l'avait dévisagé, Guillaume avait compris qu'il ne servait à rien qu'elle réponde. Joëlle Jomphe était prisonnière de cette demeure avilie par la maladie, la tristesse et la violence, et il était maintenant trop tard pour espérer fuir cet endroit, compte tenu de l'état lamentable dans lequel l'avait laissée l'attaque qu'elle avait subie. Ironie du sort, l'homme qui avait installé le dispositif diffusant l'acide chlorhydrique dans la maison de Joëlle et de Guillaume était le même qui avait kidnappé Frédérique Santinelli. Joëlle n'en éprouvait rien de particulier : elle était si épuisée, si à bout de souffle – au propre et au figuré – qu'elle se sentait incapable de beaucoup d'empathie pour la partenaire que Guillaume avait recrutée pour mettre un terme à la série de meurtres de 2021.

Même au salon, tentant de rester concentré sur l'émission débilante que diffusait la télé, Volta ne pouvait fuir le sifflement qu'émettait Joëlle à chaque respiration. C'était la Mort qui bruissait depuis la gorge de son épouse. Un tintement aigu le tira de son apathie : la réception d'un texto. La fin de semaine était amorcée – Volta avait pris congé le vendredi –, mais il ne savait pas résister aux stimuli, n'avait jamais compris comment on faisait pour prendre congé des écrans. Guillaume Volta s'était laissé prendre dans les filets de son époque.

## Une course contre la montre pour percer les secrets d'un livre mystérieux...

Frédérique Santinelli, professeure de littérature habituée à collaborer avec la police, reçoit un livre dédicacé dont l'histoire est une espèce de manuel d'instructions pour faire souffrir sa femme. D'abord dégoûtée par les horreurs que dépeint l'œuvre, elle croit y déceler un code caché qui révélera bientôt le nom de Caroline Généreux, victime de violence conjugale disparue depuis plus de deux ans. Santinelli fait appel au lieutenant-détective Guillaume Volta et le duo se lance dans une enquête guidée par les informations dissimulées dans cet effrayant manuscrit.



**STEVE LAFLAMME** est né à Saint-Félicien, au Lac-Saint-Jean. Il enseigne la littérature (policrière, entre autres) au Cégep de Sainte-Foy et il écrit, toujours dans les tons de noir sur noir. *Les Agneaux de l'Aube*, première enquête de Frédérique Santinelli et Guillaume Volta parue en 2023, a reçu un accueil chaleureux.

